

GABRE

Histoire d'un petit temple : Gabre

Philippe de Robert

Le temple actuel de Gabre a été construit il y a deux cents ans, mais pour bien comprendre son histoire il faut remonter bien plus haut.



Le temple de Gabre (Photo Guillaume Tavera 2010)

Et tout d'abord, sans évoquer la préhistoire attestée par le dolmen de Coudère, la fondation du village même de Gabre date sans doute du XII^e siècle associée à la création en ce lieu, grâce à une donation du comte de Foix, d'une commanderie de l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, rattachée au prieuré de Saint-Gilles en Provence.

A la fin du XIII^e siècle le commandeur, profitant de l'absence du comte Roger-Bernard III qui guerroyait en Aragon, conclut un paréage avec le roi de France Philippe le Hardi, à la suite duquel le territoire fut rattaché à la province de Languedoc et constitua une enclave dans le comté de Foix. Autour de l'église consacrée à Saint Laurent et de la tour de la commanderie qui lui était accolée, le village se développa comme une petite bastide qui prit le nom de La Bastide de Plaisance, avec souvent la précision "en France", car ce n'était désormais plus le comté de Foix comme les localités environnantes mais une partie du royaume de France. De cette époque le porche de l'église garde un témoignage, c'est l'écu orné d'un semis de fleurs de lis, emblème des rois de France avant le XV^e siècle où il ne conservera que trois fleurs de lis.



Ecu aux fleurs de lis (porche de l'église de Gabre)

Au début du XVI^e siècle viennent s'installer dans la contrée des gentilshommes verriers, attirés sans doute par l'abondance de bois et de sable nécessaires à leur artisanat, et peut-être favorisés par les Hospitaliers, qui vont prendre le nom de Chevaliers de Malte. Lorsqu'au milieu du XVI^e siècle les idées de la Réforme se répandent dans la région, la population de Gabre, comme celles du Mas d'Azil, de Camarade, de Sabarat, des Bordes et du

Carla, y adhère massivement, verriers en tête. Les commandeurs, seigneurs du lieu, qui s'opposent au mouvement populaire, sont dépossédés de la tour en 1568 tandis que l'église, en partie détruite, est affectée au nouveau culte.

C'est une période de guerre civile intermittente entre catholiques et protestants, qui va battre son plein après la Saint-Barthélémy mais s'apaisera lorsque Henri de Navarre, comte de Foix mais aussi héritier du trône de France à partir de 1584, imposera sur ses terres, par l'intermédiaire du gouverneur et sénéchal du comté Jean-Claude de Lévis d'Audou, autrefois redoutable chef de guerre, une coexistence relativement pacifique. Elle deviendra officielle en 1598 lorsque, devenu roi de France, Henri IV signera l'édit de Nantes, qui aura pour effet localement un net recul de l'influence des protestants, contraints de restituer l'église au culte catholique et la tour aux Chevaliers de Malte.

XVII^{ème} siècle, le premier temple

Après l'assassinat d'Henri IV, les protestants inquiets vont reprendre les armes à l'appel d'Henri de Rohan, puis, à la suite de la conquête du Béarn et du siège de Montauban par Louis XIII, les verriers de Gabre s'emparent à nouveau de la tour de la commanderie et mènent des escarmouches contre les gentilshommes catholiques de La Bastide de Sérou, qu'ils mettent en fuite dans un combat près d'Aron en 1621.

Dès l'année suivante, sur ordre des commissaires royaux, la tour est rasée en présence du gouverneur de Foix, qui confisque également la cloche de l'église pour la faire servir à l'horloge du château.

Trois ans plus tard, en 1625, les protestants de Gabre participent à la défense du Mas d'Azil lors du célèbre siège, en tenant la grotte en compagnie de leurs coreligionnaires de Camarade.

L'édit de grâce d'Alès en 1629 fit rentrer les Chevaliers de Malte en possession de leur fief et décida les protestants à se procurer un lieu de culte autonome, sans doute une simple maison aménagée en temple, dont l'emplacement, sans doute à l'est du village, n'est pas assuré. Les cultes devaient y être assez espacés, assurés soit par un fidèle du lieu, soit par un pasteur venu de l'extérieur pour qui la montée à Gabre devait être toute une expédition : on sait ainsi qu'en 1659 c'est le pasteur du Carla Jean Bayle - père du philosophe qui avait alors 12 ans et accompagnait peut-être son père (il parlera plus tard des verriers de Gabre dans sa correspondance) - qui venait prêcher ici, soit à pied soit à dos de mulet, tandis que quelques années plus tard c'était un diacre des Bordes, Jean Labat. Les choses n'étaient guère plus brillantes pour l'église, laissée par les commandeurs dans un état de délabrement dont se plaignait l'évêque de Rieux, et desservie par un prêtre de La Bastide de Sérou.

Mais ce premier temple, à peine en fonction, fut contesté et menacé de destruction par les commandeurs. Ceux-ci obtinrent gain de cause lorsque Louis XIV eut pris en mains les rênes du pouvoir et entrepris sa politique répressive contre les protestants. S'appuyant sur divers arrêts précédents, la destruction fut ordonnée et réalisée en juillet 1668¹.

Les commissaires du roi et de l'évêque de Rieux mirent en demeure les protestants de Gabre de démolir le temple de leurs mains, ce qu'ils refusèrent. On fit donc venir des maçons pour réaliser la chose, et les membres de la communauté réformée furent contraints de payer les frais de la démolition. Ils furent également exclus du cimetière resté commun jusque là et invités à en créer un autre pour leur usage, à l'est du village. De ce jour, et jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes 17 ans plus tard, les protestants de Gabre devront descendre à Sabarat pour les cultes, baptêmes et mariages.

Quelques mois après la Révocation, qui s'accompagnait de vives pressions sur les protestants pour leur conversion, un document signé par deux notables protestants assure, au nom du premier consul Jacques Déjean, que tous les adeptes de la religion prétendue réformée ont fait leur abjuration collective entre les mains du curé, mort trois jours auparavant, et sont donc de nouveaux catholiques allant tous à la messe². L'étrange formulation de ce texte laisse supposer une entente entre les signataires et le consul catholique, saisissant l'occasion de l'absence de curé pour éviter aux protestants de Gabre, par cette déclaration très générale, toute abjuration effective et personnelle.

Ce climat de solidarité locale qui passe avant les divergences religieuses va se retrouver lors de la grande assemblée clandestine convoquée le soir du 31 août 1697 sur le territoire de Gabre, à la verrerie de la Bade,

¹ Nous en avons un compte-rendu détaillé [ADA G279].

² ADA G281.

par le menuisier Jean Gardel, originaire des Bordes, devenu prédicant sous l'influence de Claude Brousson, l'avocat nîmois qui fut le premier organisateur des assemblées du Désert. On voit en effet dans les interrogatoires consécutifs à cet événement que bien des témoins catholiques ne répondent que par des indications très vagues sur ce qu'ils ont vu ou entendu et se gardent de dénoncer leurs voisins protestants qui y ont participé. Le jugement condamne Gardel à mort par contumace (il sera repris et exécuté six ans plus tard), 13 hommes aux galères, 8 femmes à la prison à Montpellier, et la verrerie à être rasée. De telles condamnations vont se répéter pendant le règne de Louis XV chaque fois qu'une assemblée du Désert sera surprise ou dénoncée, en particulier pour ce qui concerne les protestants originaires de Gabre mais exerçant leur métier de verriers dans le Couserans, comme celle de 1745, dont nous avons l'affiche de la sentence condamnant à mort par contumace les deux pasteurs, aux galères 46 hommes (7 y seront effectivement envoyés, dont le vieil Isaac de Grenier Lastermes, 76 ans) et à la prison deux femmes après avoir été rasées.

Fin XVIII^{ème} - début XIX^{ème} siècle, les deux temples (à Las Termes, au village)

Encore en 1762 à Toulouse, peu avant l'affaire Calas, la dernière exécution pour cause de religion touchera durement les protestants de Gabre avec la décapitation des trois frères de Grenier, accompagnant la pendaison du pasteur Rochette. Certains d'entre eux iront pourtant renforcer les rangs des pasteurs du Désert, après des études au séminaire de Lausanne : en particulier André de Grenier Barmont, qui reconstituera les Eglises de l'Agenais et celle de Bordeaux, puis Jean-Pierre de Robert-Fonfrède, qui sera président du consistoire de Montauban.

Sur place, la tolérance fait néanmoins des progrès pendant la seconde partie du XVIII^e siècle : les protestants peuvent se réunir pour le culte dans leurs maisons sans être trop inquiétés et ils aménagent même de discrètes "maisons d'oraison", qui deviendront officielles à la Révolution au village de Gabre et au hameau de Las Termes. C'est là l'origine de la fondation de ce temple, qui loin de faire l'unanimité parmi les protestants de Gabre rendus à la liberté, sera l'occasion entre eux d'un différend assez vif et assez durable.

Pour le comprendre, il faut savoir d'abord que Gabre est une commune assez étendue à l'habitat dispersé, dont le chef-lieu ne constitue qu'un hameau plus important que les autres. D'autre part un nombre important de familles protestantes rattachées à Gabre habitaient à l'époque sur les hauteurs limitrophes dépendant de La Bastide de Sérou, Aigues-Juntes et Cadarcet. Pour des raisons pratiques de distance, il leur était plus facile de se rendre dans un hameau du haut de la commune comme Las Termes que d'avoir à descendre jusqu'au village de Gabre. Plus nombreux et peut-être plus dynamiques que ceux du chef-lieu, ces protestants furent les premiers à édifier à leurs frais un temple à Las Termes, dès 1799 semble-t-il. Mais quatre ans plus tard, saisis d'une sainte émulation, les protestants du village entreprirent également de rebâtir un temple au chef-lieu, estimant que c'était là sa place historique et légitime. Ce point de vue fut partagé par les catholiques de la commune, habitués à se rendre à l'église du village, alors que ceux des hauteurs limitrophes se rendaient à l'église d'Aron. Ils s'associèrent donc aux protestants du village pour les aider à rebâtir leur temple au chef-lieu, à côté de l'église Saint-Laurent.

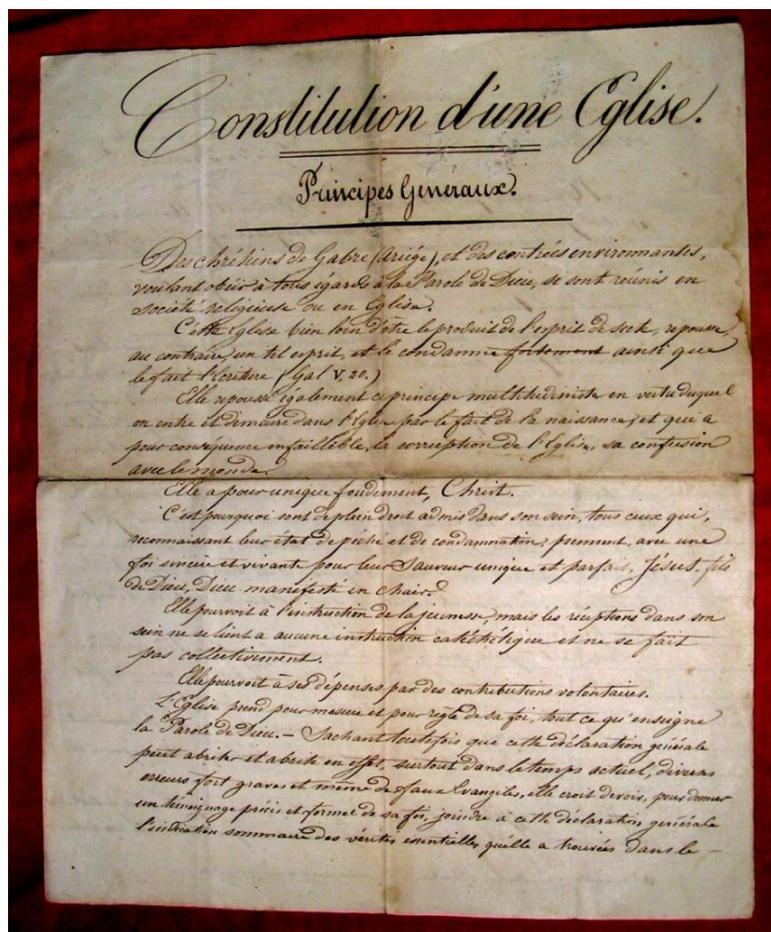
Or le premier maire de la commune, Pierre de Grenier Dallez, un protestant habitant le hameau de Comavère, prit parti pour le temple de Las Termes, qu'il avait l'habitude de fréquenter et qui avait à ses yeux l'avantage de l'antériorité. De plus, entre temps, les Articles organiques promulgués en 1802 par Napoléon avaient organisé les Eglises réformées d'Ariège en un consistoire unique dont le siège était au Mas d'Azil et qui disposait de quatre pasteurs pour desservir les neuf communautés du département : or le pasteur de Saverdun, Cyprien Vergé, qui était chargé de desservir Gabre, venait prêcher à Las Termes dont le temple était déjà en fonction. Mais les protestants du village refusaient de s'y rendre et commencèrent à célébrer le culte sans pasteur dans leur temple nouvellement construit. La nouvelle loi n'ayant prévu qu'un seul lieu de culte officiel par commune, le maire demanda aux autorités préfectorales la fermeture du temple de Gabre nouvellement construit, au grand scandale des habitants du village qui envoyèrent pétition sur pétition au consistoire du Mas d'Azil, au sous-préfet de Pamiers, au préfet de l'Ariège et jusqu'au ministre des cultes à Paris. C'était alors Jean-Baptiste Portalis, un éminent juriste, cheville ouvrière du Code civil, dont la rédaction le préoccupait autrement que le destin de notre petit temple³.

³ Des documents sur cette affaire sont conservés par nos Archives départementales [ADA 6J 6]

Enfin, ce n'est pas la fermeture qui prévalut mais des compromis successifs, décidés par le consistoire du Mas d'Azil ou négociés directement entre Gabrais : en un premier temps deux cultes sur trois à Las Termes et un à Gabre, puis le semestre d'été à Las Termes et le semestre d'hiver à Gabre. Cette situation de deux lieux de culte concurrents est passée sous silence dans l'Annuaire du protestantisme publié par Rabaut-Pommier (fils du pasteur Paul Rabaut et frère de Rabaut-Saint-Etienne) en 1807, où l'on lit à propos de Gabre : "Quoique pauvres et peu nombreux, les Réformés de cette petite commune viennent de faire couvrir leur petit temple, et ce qu'il y a de plus satisfaisant, c'est que les catholiques ont coopéré de tous leurs moyens à cette œuvre pieuse." La dualité des sanctuaires est évoquée par contre dans une lettre écrite l'année suivante par André de Grenier Dutaux, habitant Montauban, à sa sœur Pauline restée au pays : "Je ne me rappelle plus ce que je t'ai dit au sujet de Las Termes : la paix est immanquable, parce que l'autorité du souverain interviendra entre les contestants et les réunira où elle voudra. Dans l'annuaire des protestants imprimé, on parle du local de Gabre bâti à l'aide des catholiques : est-ce du vôtre [Las Termes] qu'il est question ? Le ministre mort était le ministre d'Etat Portalis, à qui vient de succéder M. Bigot de Préameneu."

Quoique divisés sur leur lieu de culte, les protestants de Gabre restaient très proches les uns des autres et manifestaient de l'humour à leur propre égard - en même temps que de solides connaissances bibliques - en désignant les deux temples rivaux sous les noms de Garizim et de Jérusalem : le premier, sanctuaire des Samaritains au sommet d'une montagne, s'appliquant à celui de Las Termes, le second, sanctuaire officiel des Juifs dans la capitale, s'appliquant à celui de Gabre.

Peu à peu cependant, au cours du XIXe siècle, cette dualité prendra un caractère non seulement géographique mais religieux. En 1818, le passage de l'évangéliste suisse Henri Pyt fit un certain nombre d'adeptes du Réveil spirituel parmi ceux qui allaient à Las Termes, et parmi eux se développèrent les principes du retour à la Bible, de la foi personnelle et de l'autonomie financière de l'Eglise qui conduisirent à la création des Eglises libres. Une telle communauté se constitua vers 1848 en se réunissant à Las Termes le dimanche après-midi tandis que le culte réformé avait lieu le matin.



Première page de la Charte de constitution de l'église libre de Gabre (Photo AD09 d'un document de la famille Bordreuil)

Elle se rattacha en 1852 à l'Union nationale des Eglises libres en même temps que la petite communauté des verriers du Couserans à Pointis (Mercenac)⁴, tandis que Gabre-village et les autres paroisses de l'Ariège restaient dans le giron de l'Eglise réformée officielle liée à l'Etat. C'est sans doute pour cette raison qu'en 1859 un poste de pasteur de l'Eglise officielle fut créé, bien tardivement, pour la commune de Gabre, et ce jusqu'à la séparation des Eglises et de l'Etat en 1905.

C'est un des fondateurs de cette Eglise libre, Daniel de Robert Lafrégeyre, qui en 1865 fut le porte-parole du protestantisme face au père Marie-Antoine, moine capucin venu de Toulouse pour convertir les protestants ariégeois. La controverse donna lieu à trois publications, mais la mission du prêtre s'acheva par l'érection solennelle d'une croix au centre du village, ce qui suscita la protestation des protestants et la croix fut déplacée quelques mois plus tard. Comme conclut un jeune historien qui a étudié de près cette affaire : "Après quelques remous, les relations entre catholiques et protestants à Gabre ont retrouvé leur équilibre séculaire."

C'est dans ce temple que fut baptisé en 1862 le petit Adrien Milhorat, qui après avoir participé aux côtés de Gustave Eiffel à la construction de la célèbre tour deviendra un pionnier du chemin de fer dans les régions les plus difficiles d'Europe, d'Amérique, d'Afrique et d'Asie.

Stimulés par le succès de *l'Histoire des pasteurs du Désert* de Napoléon Peyrat (1842), enfant des Bordes mais qui venait souvent à Gabre où une de ses tantes s'était mariée, plusieurs protestants gabrais de la fin du XIXe siècle se firent connaître par des publications sur l'histoire locale et régionale, ainsi l'ouvrage d'Onésime de Grenier-Fajal sur le pasteur Rochette et les frères de Grenier (1886), celui d'Urbain de Robert-Labarthe sur le protestantisme dans le Haut-Languedoc et le Comté de Foix (1896), et celui d'Elisée de Robert-Garils sur Gabre et les gentilshommes verriers (1899).

Le XXème siècle

Vint la Troisième République et en 1905 la séparation des Eglises et de l'Etat, qui répondait aux vœux formulés soixante ans auparavant par l'Eglise libre. Les temples de Gabre et de Las Termes revinrent à la commune, celui du village fut affecté au culte réformé et une association culturelle se créa, tandis que celui de Las Termes fut transformé en école communale, et les cultes de l'Eglise libre se déroulèrent désormais dans la ferme voisine de La Plane. En fait cette dualité des temples avait eu quelque raison d'être, puisque l'école laïque adopta le même dispositif : une école au village et une à Las Termes.

La grande guerre avec ses deuils et la fraternité des tranchées apporta bien des changements. Comme la plupart des adeptes de l'Eglise libre étaient partis à la ville et ne revenaient que l'été, on décida de se remettre ensemble, réformés et libristes, appartenant souvent aux mêmes familles, et à partir de 1920 le temple de Gabre fut enfin, et à nouveau, l'unique lieu de culte des protestants de la commune. Pour marquer ce nouveau départ, on décida une restauration du bâtiment à laquelle tous étaient prêts à contribuer. Elle fut réalisée sous l'impulsion de Frédéric Dagain en 1924, et le 24 août de cette année eut lieu l'inauguration du temple restauré sous la présidence du pasteur du Mas d'Azil Paul Bordreuil.

Lorsqu'en 1938 l'Eglise réformée de France se reconstitua en rassemblant les diverses branches dispersées, certaines paroisses dont celle du Mas d'Azil préférèrent garder leur spécificité d'Eglises réformées évangéliques, mais ce choix n'empêcha pas les protestants de Gabre, quelle que soit leur dénomination, de se retrouver, l'été venu, dans le temple du village.



Temple de Gabre- La chère- Photo G. Tavera 2017

⁴ Cf « Le temple de Pointis » Circulaire La réveillée 127, mai 2021, p10-14.

Pendant les jours sombres de l'Occupation, c'est dans ce temple que vinrent se marier deux éducateurs de la Croix-Rouge suisse qui accueillait au château de la Hille (Montégut-Plantaurel) des enfants juifs pourchassés, dont certains furent cachés dans des familles de la commune.

Pendant ce temps des protestants originaires de Gabre s'illustraient en d'autres lieux :

Charles Dagain, de Rieutailhol, ralliait la France libre en compagnie de Félix Eboué, et la représentait en Afrique du Sud avant de participer à la conférence de Brazzaville et de devenir gouverneur du Sénégal ;

Jeanne Sivadon, de Magnoua, contribuait à la fondation du mouvement Combat et était déportée à Ravensbrück, tandis que la maison de Bousquet appartenant à son frère Paul Sivadon (psychiatre renommé) était détruite par la Milice ;

le pasteur André de Robert, de Montauriol, publiait en 1941 le catéchisme pour adultes *L'unique assurance*, participait à la rédaction des Thèses de Pomeyrol et animait à Lyon un réseau de sauvetage de familles juives (inscrit parmi les Justes) ;

Etienne Saintenac, petit-fils d'Elise Fauré de Comavère, professeur de philosophie à Nîmes, dirigeait les mouvements unis de résistance du Gard et était déporté à Neuengamme d'où il n'est pas revenu.

Aujourd'hui ce petit temple a bénéficié de quelques travaux de restauration de 1993 à 1998, financés par la commune et quelques dons privés, avec l'aide de la Région et du Département. Puis d'une étude architecturale en vue d'améliorations futures effectuée en 2000 par M. Jean-Pierre Augot, architecte des Bâtiments de France, à l'initiative de l'association "Patrimoine huguenot d'Ariège", qui a réalisé depuis une publication *L'Ariège au fil des temples*.

[Le temple de Gabre a été inscrit au titre des monuments historiques en 2015, en même temps que celui du Mas d'Azil, quelque temps après celui du Carla].

Dans sa modestie, avec sa charpente rustique qui rappelle la Grange de Wassy, ce temple vieux maintenant de deux siècles continue à symboliser, à côté de la vénérable église Saint-Laurent, l'identité particulière de la commune de Gabre et de sa communauté protestante.



La charpente du temple de Gabre (Photo G. Tavera 2010)